

La perception

Malebranche, *Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*

Marc Babonnaud

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Explication d'un texte de Malebranche, *Entretiens sur la métaphysique et sur la religion* XII, art. 6 (Pléiade, p. 904-905).

Le texte figure à la fin de ce document Version extraite de Google Livre

Dieu nous unit au monde par l'union de l'âme et du corps. Elle ne se résume pas à un principe d'individuation, mais a pour rôle de nous permettre d'agir dans le monde d'une manière appropriée et sage, sans que, pour autant, toute notre attention soit mobilisée par le commerce que nous avons avec les choses et avec les autres.

La connaissance est une vision en Dieu selon Malebranche. Elle suppose un silence du corps et des passions, afin que nous puissions connaître la véritable nature des choses, qui ne consiste en rien d'autre que leurs idées. Tout, y compris les corps, se connaît par les idées ; l'étendue étant celle par laquelle nous pouvons connaître les êtres physiques et comprendre la nature de leurs modifications.

La connaissance ne doit donc rien à la perception et, lorsqu'il y a perception, elle n'a pas pour objet de connaître. C'est pourquoi, Malebranche va penser la perception dans des termes totalement affranchis de la représentation. Pourtant, la perception possède bien un rôle et même un rôle fondamental, un rôle que l'on ne peut trouver qu'étonnant tant il se rapproche des thèses de la phénoménologie, qui font de la perception ce qui nous assure de notre être au monde: elle permet l'identification des phénomènes et des situations, elle permet de comprendre l'action des individus en vue de leur propre conservation, mais également en vue d'un commerce agréable avec les autres et ce, en étant totalement dissociée de la connaissance et de la vérité. La perception que nous avons des choses est une compréhension de signes, qui montre que les relations sociales, les actions de l'union de l'âme et du corps, ne sont ni vraies ni fausses, mais obéissent à un autre critère, à une autre forme de bien que celle à laquelle la connaissance ouvre. Le monde perceptif possède une utilité. Il est conforme à l'Ordre, sans pour autant à avoir à se dire jamais en terme de vérité. Cela veut dire que la vérité n'épuise pas le sens de notre condition. Certes, tout est conforme à l'Ordre voulu par Dieu, mais tout en l'homme ne se ramène pas à la recherche de la vérité; la perception engage l'homme dans la compréhension du monde, l'introduit dans une réalité de significations, comme si, pour une certaine part, notre existence n'avait pas à se dire ou à se fonder dans le vrai.

Ceci est d'autant plus étonnant, que cette « vérité » de notre condition, que la phénoménologie « découvrira » et thématise bien plus tard, est esquissée par Malebranche à travers l'une de ses théories les plus décriées, et en apparence les plus « folles », la théorie des causes occasionnelles.

I-

La vue de l'enfant sur le point de tomber suffit, nous dit Malebranche, pour que nous nous précipitions pour le rattraper. En cela l'expérience est banale. Elle masque toutefois des ressorts complexes qui, lorsqu'on les analyse, en rendent l'explication incompréhensible : comment la vue peut-elle déclencher le mouvement ? Comment se fait-il que ce mouvement soit le bon ? Cette simple situation recouvre deux séries de difficultés distinctes : l'une est mécanique et l'autre est morale. Le problème concerne la causalité, puisque dans cet exemple, se trouvent mis en relation deux phénomènes hétérogènes.

Que la vue entraîne un mouvement serait compréhensible tant que l'on en reste à une explication mécanique, où les mouvements des nerfs peuvent produire un mouvement suivant les lois de la physiologie. Mais ce n'est pas le mouvement du nerf optique qui va déclencher, dans une relation causale, le mouvement des muscles et des jambes. Quand je vois un enfant sur le point de tomber, je vois un danger. Or, ce danger n'est pas véhiculé par le mouvement des rayons lumineux qui frappent la rétine. Ce qui est vu se résume à des formes. Cependant, si la perception se résumait à voir des formes, jamais nous ne nous précipiterions pour récupérer l'enfant, ni ne crierions pour avertir les autres. Et pourtant, c'est ce que nous faisons, ce que tout le monde fait, parce que c'est ce que tout le monde voit. La perception est la même en chacun.

Si nous expliquions la perception par le seul schéma mécanique, nous ne parviendrions pas à rendre raison de ce que nous faisons ni de ce que nous constatons pourtant si souvent et régulièrement. Nous ne percevons donc ni des « choses », ni des formes, mais des situations dans leur totalité et avec leurs significations. Je perçois le danger «en même temps» que l'enfant

sur le rebord de la fenêtre ; c'est « en même temps » que l'âme est touchée et émue ; c'est dans un même mouvement, qui prolonge la vision, que nous courons et crions pour que l'enfant ne chute pas. Car, quand nous le voyons ainsi, nous voyons en même temps la douleur, la mort, la tristesse ; nous éprouvons de la peur comme nous éprouvons la nécessité d'agir, sans que rien de tout cela se produise mécaniquement en nous. L'enfant au bord de la fenêtre n'est pas la cause de notre frayeur au sens où mon pied est la cause du mouvement du ballon, ou mes muscles la cause du mouvement de mes jambes.

Pour que la situation soit générale, c'est-à-dire morale et physique, il faut donc dissocier le registre des corps de celui des esprits : si l'esprit ne faisait qu'enregistrer ou même traduire les mouvements que les corps transmettent, jamais nous ne percevrions un danger à la simple vue de l'enfant et aucune glande pinéale n'y pourrait jamais rien. C'est à ce moment que cette étrange conception qu'est l'occasionalisme trouve toute sa pertinence.

Cette théorie consiste à dire qu'il n'y a aucune action des corps sur les esprits ni des esprits sur les corps, mais que c'est Dieu qui fait coïncider les affects de l'âme avec les mouvements des corps à chaque fois, dans chaque situation particulière et ce, en vertu du plan général de sa providence. Il n'y a donc pas de causalité mais une union occasionnelle et constante, voulue par Dieu, c'est-à-dire suivant une logique que lui seul comprend, au-delà de tout ce que l'esprit humain pourrait expliquer à l'aide de sa seule science.

Or, ici le renoncement à l'explication « scientifique », loin d'être un échec, est la condition d'une plus haute intelligibilité des phénomènes humains et d'une intelligence plus large de l'homme dans le monde. Toute la connaissance ne se réduit pas à la science, à l'explication de type mécaniste, notamment lorsqu'il s'agit de l'homme parmi les choses et les autres êtres. On reconnaît là, même si les termes en sont très différents, l'un des motifs qui animeront bien plus tard la phénoménologie de Husserl et de Merleau-Ponty. Pour Malebranche, le système des causes occasionnelles permet de ramener les corps à leur véritable dimension, à savoir celle de leur utilité réciproque et de leur utilité en vue de notre propre conservation. Ainsi le corps que je perçois au loin, comme étant petit ne l'est peut-être pas en réalité, mais l'essentiel n'est pas là : sa petitesse nous conduit à le considérer comme ne représentant pas un danger pour nous, tant que nous le percevons ainsi. La perception concerne donc les apparences sans que cela soit un défaut, puisque ce qui importe, en elles, tient à notre rapport aux choses et non à ce que les choses sont ou ne sont pas en elles-mêmes. C'est là que se trouve la grande différence avec les idées et la connaissance : cette dernière cherche à savoir ce que sont les choses en elles-mêmes, donc du point de vue de leur nature immuable et éternelle. C'est pourquoi il faut les chercher en Dieu. La perception cherche simplement à régler notre rapport avec les choses et les autres. Il s'agit ici d'usage et non de vérité. L'essentiel est que cet usage soit juste, qu'il convienne le mieux ou qu'il soit le plus approprié et non qu'il repose sur un jugement vrai des choses en elles-mêmes : cet animal est peut-être dangereux, mais il se trouve loin et cela suffit pour que je ne m'en inquiète pas et que je me préoccupe de ce qui est plus immédiatement présent à moi. La perception m'informe donc sur ce qui me concerne et m'indique ce vers quoi je dois me tourner. Ou plutôt, car il ne s'agit pas d'opérations distinctes, parce que je perçois tel son ou telle image avec plus ou moins de force, je dirige mes actions vers elles.

Il existe donc des règles de la perception, qui ne sont pas des vérités des corps, mais qui assurent le commerce le plus approprié que nous pouvons avoir avec ce qui nous entoure. En

percevant, nous ne connaissons pas les choses, nous les comprenons et cette compréhension se manifeste à travers les actions que nous effectuons. Du reste, il serait tout à fait déraisonnable que la vérité se mêle aux conditions d'existence, car si nous ne vivions qu'à travers la connaissance que nous avons des choses, nous nous inquièterions de tout ce que notre monde recèle de dangers, quand bien même ceux-ci ne se présenteraient pas à nous. Si nous connaissions, nous serions incapables de savoir si telle plante est bonne ou non, car selon les espèces elle présente des propriétés qui ne nous permettent pas de décider ou non de sa consommation. Certes, on peut savoir pourquoi les propriétés de telle plante sont nocives pour une espèce et propres à en nourrir une autre. Réciproquement, on peut partir des habitudes nutritives d'une espèce, pour savoir ce qui est nourrissant, et pourquoi, dans une plante. L'utilité n'est donc pas absolument étrangère à la vérité, puisque rien n'est hors l'Ordre. Cependant, la vérité ne concerne pas les usages, elle nous fait connaître les choses en elles-mêmes, par leur idée. C'est pourquoi l'amertume et la douceur du miel ne sont pas des vérités, mais des expressions de notre état de santé qui nous indiquent si nous pouvons en manger ou non. La perception a affaire à des relations entre l'objet et nous : celui-ci apparaît donc différemment selon qu'il convient ou non à notre état ; mais la perception ne nous fait pas connaître des propriétés des choses. On serait bien en peine de trancher pour savoir si le miel est doux, car savoir ce qu'est le miel est différent de savoir s'il nous est agréable ou s'il est visible pour nous. Et, quand nous saurions pourquoi nous pouvons le digérer, nous ne serions pas renseignés sur la perception que nous en avons. Celui qui connaît ne vit pas, celui qui perçoit, au contraire évalue, et agit conformément à ce qui lui convient. Le nuisible et l'utile ne sont pas des propriétés réelles des choses, mais l'expression de leur rapport à nous. La perception concerne avant tout le registre de l'expérience qui, ici, se pense en d'autres termes que dans ceux de l'expérimentation. Il ne s'agit pas toutefois dans ce texte d'un nietzschéisme ou d'un spinozisme, car nous n'effectuons pas cette évaluation par nous-mêmes ; elle n'est pas l'expression d'une quelconque puissance de vivre; elle est réglée par Dieu et dans des termes qui conviennent à tous les êtres de sa création et dans toutes les circonstances particulières qui peuvent se rencontrer.

II –

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr